

Mais la petite Elsi était toujours plus désobéissante, et il se trouvait justement qu'il y avait beaucoup de papillons sur le bord de l'eau. Il y avait aussi de belles libellules et c'était si amusant de jouer avec elles !

Elsi courut donc après les libellules, le long des roseaux de la rivière.

« Attends, s'écria la grand'mère ; attends un peu, vilaine, je vais appeler ta tante. »

Rentrant dans la maison, elle fit venir Maria qui était occupée à natter ses long cheveux.

« Au lieu de faire la coquette, dit la grand'mère, tu devrais bien surveiller ta nièce. Que dirait sa pauvre mère si elle te voyait si négligente. Vois donc, elle joue au bord de l'eau, la malheureuse ! Mais elle va se noyer. Ah ! si mes douleurs ne m'empêchaient pas de courir ! Mais va donc, empêche-la d'aller de ce côté. Elle ne veut pas m'écouter, la petite méchante ! »

Mais Maria avait été froissée de ce que la grand'mère lui eût reproché sa coquetterie ; elle ne répondit même pas et resta dans le chalet.

Alors la grand'mère se fâcha.

« Tu es une mauvaise fille, s'écria-t-elle, et ta négligence sera cause d'un malheur ! Cette petite est très imprudente, et si tu ne l'appelles pas, si tu ne la surveilles pas, elle est capable de se noyer. »

— Allons donc, répondit cette fois Maria, vous vous tourmentez à propos de rien. Elsi est très intelligente et il n'y a pas de danger qu'elle tombe à l'eau. Vous pouvez retourner à votre ouvrage et vous remettre tranquillement à filer le chanvre. »

La pauvre grand'mère tremblait de colère.

« Dieu la garde ! fit-elle. Quant à moi, j'y renonce. Et comme je ne peux pas la suivre et qu'elle ne m'obéit pas, il m'est impossible de la voir courir le long de la rivière, je vais donc changer de place. Je vais m'installer derrière la maison ; s'il arrive un malheur, c'est vous qui en serez responsable. »

A ces mots elle sortit et prit en effet son rouet qu'elle transporta de l'autre côté du chalet.

Mais comme la jeune tante persistait à ne pas s'occuper de la petite, la bonne grand'mère, malgré ce qu'elle avait déclaré à Maria, ne put s'empêcher d'aller veiller sur Elsi et courut clopin clopant du côté où elle l'avait vue quelques minutes auparavant.

« C'est étonnant, se disait-elle en approchant de la rivière ; où est-elle donc passée ? »

Et en effet elle ne la voyait plus.

« Il est impossible qu'elle soit allée bien loin, pensait-elle ; elle n'en aurait pas eu le temps. Il faut qu'elle soit tombée à l'eau. »

A cette idée, la pauvre femme se mit à pousser de grands cris de détresse et continua à courir le long de la rivière quand, tout à coup, elle entendit une plainte étouffée. En même temps elle vit la petite qui se débattait dans l'eau, près de la rive.

Au même moment, par bonheur, un paysan qui avait entendu ses cris, arrivait près d'elle. Se jeter à la rivière et saisir Elsi au moment où le courant allait l'emporter, fut pour lui l'affaire d'un instant. Il était temps, car la petite perdait connaissance.

Quand ce brave homme apporta l'enfant évanouie dans ses bras, la jeune tante fut bien punie de son insouciance.

Elle s'empessa de soigner sa nièce, et, quand celle-ci fut revenue à elle et bien chaudement couchée dans son lit, elle se jeta aux pieds de la grand'mère qu'elle avait si souvent et si injustement maltraitée, et lui demanda pardon en pleurant.

Il avait fallu cette émotion pour lui montrer que la jeunesse doit toujours s'incliner devant l'expérience de la vieillesse.

JEANNE CAZIN.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO 16 OCTOBRE 1897

SALTIMBANQUE !

PREMIÈRE PARTIE

II

(Suite)

Depuis quelque temps déjà, le bonhomme Merlin, animé sans doute de projets criminels, lui conseillait un déplacement de valeurs solides qui, disait-il, devaient infailliblement baisser, et qu'il fallait remplacer au plus vite par d'autres mieux cotées à la Bourse.

Et comme la santé de la jeune femme, minée sans doute par les souffrances qu'elle avait endurées, paraissait s'altérer depuis quelques semaines, il devint plus pressant, plus persuasif.

Si bien que, véritablement confiante, un peu effrayée aussi pour la fortune future de son fils, Marguerite résolut un jour de suivre les conseils de son propriétaire.

Elle le chargea même du soin d'opérer le virement de fonds qu'il recommandait.

Tout d'abord elle se rendit chez son notaire, en retira une somme de quatre-vingt-quinze mille francs, composée de valeurs au porteur et de trente mille francs en espèces, et, pour plus de sûreté, en informa M. Merlin qui lui promit de négocier dans quelques jours cette somme importante.

Il attendait pour cela, disait-il, un mouvement de bourse favorable qui, suivant les dernières nouvelles du marché, ne pouvait tarder à se produire.

Nos lecteurs savent ce qu'il en advint.

Or, à l'époque même où se dénouait si terriblement l'existence de Marguerite Dubois, se produisait à Vasset un événement non moins extraordinaire et tragique.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, Pierre Lorrain, chargé de surveiller Gaston, mais tenté par le meunier Debas, venait de disparaître avec lui, derrière le moulin, laissant pour un instant son petit ami jouer seul sur la route.

Gaston, accoutumé à cette liberté et à cette demi-solitude, assez habituelle aux enfants élevés à la campagne, continuait à jouer insouciant et joyeux sur le devant de la ferme. Même il ne remarquait pas deux hommes et une femme qui passèrent sur la route et qui s'arrêtèrent un instant, pour le considérer curieusement de loin. Il continuait son innocent manège d'enfant.

Une fleur épanouie, un oiseau qui chante, un brin de paille s'en-volant, tout lui était prétexte à flâneries délicieuses.

Il allait dans le soleil rayonnant de jeunesse et de santé, le visage auréolé de boucles blondes, le regard éveillé, comme heureux de vivre.

Une libellule aux ailes d'or passa légère, l'enfant courut après, faisant de grands gestes pour l'attraper. Et ardent à la poursuite, il tournait le mur de la ferme lorsqu'il aperçut une vieille femme à l'air misérable.

— Bonjour, madame, dit gentiment Gaston, qui tout de suite oublia sa chasse et le gibier.

— Ah ! mon petit monsieur, répliqua l'inconnue, quel bonheur de vous rencontrer, je ne voyais personne !

Et pourtant, j'ai si faim, je suis si malheureuse !

— Malheureuse ! ah ! fit l'enfant, subitement attristé, et n'ayant guère compris que ce mot.

Puis, comme s'il eût en lui déjà le sentiment de la misère humaine, et l'instinct inné de la charité, il reprit doucement :

— Voulez-vous du pain ?

— Oui, répliqua la vieille, dont le regard s'alluma tout à coup d'une étrange lueur peu en harmonie avec la lassitude de ses yeux éteints.

Elle devait être d'ailleurs moins âgée en réalité qu'elle ne le paraissait.

Sous les haillons sordides qui la couvraient, on devinait un corps robuste encore, bien que maigre.

Elle avait la tête complètement enveloppée d'une marmotte jaune et rouge, mais très sale, qui faisait mieux ressortir la couleur brune de son teint, que le hâle des grandes routes avait encore accentuée.

Et, bien qu'elle ne laissât voir de cette façon qu'une partie d'un visage ridé et couturé, sur lequel semblaient ramenées à dessein deux ou trois mèches de cheveux gris, un observateur attentif ne lui eût certes pas donné plus de soixante ans. Cependant, à première vue, elle paraissait supporter le poids de soixante-dix hivers.

Le petit Gaston, ému par cette apparence de misère et de décrépitude, revint aussitôt vers la ferme, pénétra dans la cour, puis dans la grande salle, et en ressortit bientôt tenant à la main un énorme morceau de pain.

Pendant ce temps, la vieille avait fait quelques pas dans la cour, et d'un rapide regard circulaire, profondément scrutateur, elle s'était assurée que la ferme était déserte.

Quand revint l'enfant, elle prit le pain qu'il lui tendait, le remercia en geignant lamentablement, et fit mine de s'en retourner.

Mais elle fit à peine trois ou quatre pas et tout à coup se retourna :

— Puisque vous êtes si bon et si gentil, dit-elle d'un ton lar-moyant, voulez-vous, mon enfant, m'indiquer le chemin qui conduit à Gandelu ?

— Je veux bien, fit Gaston, très fier qu'on lui demanda ces renseignements.

Et tout aussitôt, il se mit en devoir de conduire la vieille sur la route qui passe devant le couvent de Cerfroid, et qui conduit à Gandelu, en passant par Brumetz.

En marchant près de lui, l'inconnue causait, se faisait aimable, tendre et reconnaissante, tout en demandant quelques renseignements sur le pays et la famille des Lorrain.